

PHILIPPE MASCHINOT

Nos mains resteront

Roman

PROLOGUE

Je viens de couper le moteur de ma voiture. En face de moi, un sentier entre en forêt.

Mes premiers pas ravivent l'émotion.

Après la lisière, un pré face à la vallée, une petite maison en bois. Entretien juste ce qu'il faut. Un banc devant la baie vitrée, des bûches bien alignées sous l'avancée du toit.

Je revois le sourire de mon père. Ses mains.

Sous le pot de fleurs, une clé à l'ancienne, pour une serrure qui l'est tout autant.

J'hésite.

Me retournant, je contemple l'horizon et cet espace de vie choisi, comme il a dû le faire si souvent, forêt, vallée, calme et solitude.

La clé entre facilement. Un tour.

Je relève le loquet.

Le parfum de mon père ajouté à une odeur de bois sec, de poussière, de cuisson, de pierre mouillée, de fruits séchés, tout est omniprésent dans la seconde. L'atelier, ouvert sur la cuisine, est silencieux, attendant les gestes que je lui ai, quelques fois, vu faire.

En un instant, tout ce qui a précédé me revient en mémoire.

PREMIERE PARTIE

SAM

Mes pas monotones n'entraînent qu'un corps sans envie. Mon léger sourire est adressé à la préposée au café de cette chaîne impersonnelle où je m'arrête chaque matin. Je la regarde et devine sa lassitude, ses gestes mécaniques qui lui donnent un air de robot sans vie. Des gestes précis, dénués de désirs, je me dis que son cerveau a cessé de lui prodiguer de la joie et du plaisir. Pourtant, sa bouche semble chanter une mélodie qu'elle seule connaît. Son déplacement lui donne l'impression de danser d'un pied sur l'autre. La mécanique des mains et des bras n'est pas en adéquation avec ses pieds, la partie basse du corps fonctionnant indépendamment du haut. Je l'entends appeler mon prénom, Sam, écrit sur le gobelet, qu'elle me tend en souriant. Puis elle repart, mécanique bien huilée, effectuer une autre tâche.

Moi aussi. Marchant avec d'autres robots vers un lieu aseptisé qui est loin de faire mon envie. Mon travail que je n'aime pas. Plus !

Flo m'a encore fait une scène hier soir au restaurant, me reprochant d'être trop gentil, trop souriant. Flo c'est mon coup de cœur depuis quelques mois. Elle chez elle, moi chez moi, sauf quelques week-ends et nuits partagés. Un jour de soleil. Un jour de tempête. Sans que je sache pourquoi, elle peut me dire des mots tendres ou m'envoyer promener et mettre son silence entre nous. De quelques minutes, à quelques heures.

Dans ces moments-là, je m'enferme moi aussi.

Et j'attends. Je souffre, j'attends.

Ce matin, de ce pas sans envie, je ne suis pas au mieux ! Pas extérieurement, mais au plus profond de moi. Tout me fait mal. Flo n'a que faire de mes états d'âme. Elle sourit, travaille, vit et ne me contacte pas. Son téléphone sonne dans le vide.

Je marche vers mon lieu de gagne-pain, café à la main, comme une ombre vers un emploi sans relief dans un cabinet de ressources humaines, qui n'a d'humain que la ressource qui me permet de payer mon loyer.

Ces journées où Flo se mûre dans le silence me font toucher du doigt un mal-être récurrent que je tente d'annihiler en déambulant sans but dans la ville qui m'a vu naître, où j'ai fait mes études, où j'évolue professionnellement. Tentant de répondre à mille questions : qu'est-ce que je fais encore ici ? Pourquoi ne suis-je jamais parti de cet endroit ? Certainement pas par manque d'envie, de départ ou d'autres projets, mais

parce que ce lieu est comme une amarre et je ne ressens pas vraiment le besoin de m'en éloigner.

Un autre l'a fait avant moi. Quittant aussi ma mère. Au fond de sa cabane, Paul, mon père, a choisi de vivre seul et isolé. Me rendre dans cet endroit est difficile. Comme si cela me rapprochait de cette vie-là, alors que je ne la souhaite pas.

Kathy, ma mère, m'a élevé dans une autre optique, me donnant toute son éducation, sa rigueur professionnelle et sa rigueur de vie. Alors que mon père se consacrait à ses randonnées, ses expositions, ses œuvres, ses réflexions profondes... Je me demande d'ailleurs ce que ma mère a bien pu lui trouver. Ils sont tellement différents. En fait, je ne sais pas grand-chose d'eux, ma mère ayant mis un voile sur sa vie avec lui.

Mes souvenirs avec Paul, relève autant de mes frustrations liées à la marche en forêt qu'il semblait m'imposer, à ses longues absences, à mes courts séjours dans sa cabane rustique où son atelier poussiéreux n'avait aucun attrait pour moi.

Arrivé dans le hall de l'immeuble, un ascenseur me fait entrer directement dans des bureaux où ma vie professionnelle manque de sens, amplifié par le silence de Flo.

Au même moment, elle regarde son téléphone et constate que Sam a encore essayé de la joindre, mais elle n'en a que faire pour l'instant. Elle souhaite juste retrouver sa maison et lire. Son cerveau se repose quand elle lit. S'endort un peu, se réveille souvent, retrouvant son canapé pour une autre partie de nuit avec ses deux chats.

Cappuccino en main, elle arrive toujours tôt au bureau sans âme où son cubicule l'attend. Cette proximité avec ses autres collègues de la société d'État ne lui plaît pas. Mais elle accepte cela en décorant son environnement de petits objets et de livres qu'elle laisse à disposition pour qui veut bien les lire. Son psychiatre l'a d'ailleurs félicité de s'ouvrir aux autres de cette manière.

— Flo, il y a une réunion de coordination à 9 h. Ton dossier est prêt ?

C'est son voisin du cubicule gauche qui lui parle. Plus ancien dans la société qu'elle, il a tendance à un peu trop la mater et surtout à lui jeter des œillades appuyées, au cas-où !

C'est d'ailleurs le surnom que les autres employés lui ont donné. « Au cas-où ! »

Prenant son dossier, elle longe le couloir vers la salle de réunion, retrouvant d'autres coordinateurs pour faire un point sur les affaires en

cours. Défendant son point de vue, elle remarque que les cadres présents vont dans son sens par des hochements de têtes. Au sortir de la rencontre, « Au cas-où ! » cherche à lui parler, mais Flo entre dans les toilettes, laissant comme souvent son interlocuteur sans voix, suivre d'un regard appuyé, la silhouette gracile quitter son champ de vision. Elle, face au miroir, ajuste sa mèche blonde, se regarde longuement, pousse un soupir et retourne à son bureau. Concentrée sur des dossiers qui s'empilent, son téléphone personnel en mode avion.

En fin de journée, quelques courses et la voilà chez elle où le micro-ondes est son principal allié. Lire. Lire encore. Comme une drogue, comme une échappatoire à sa vie, elle analyse les mots, les suites de phrases, les questionnements, et se retrouve plongée au milieu d'histoires vécues. Elle alterne entre romans et essais, boulimique des mots des autres et des analyses comportementales.

La sonnerie de son téléphone la tire de ses réflexions, Sam encore...

- Allo, répond-elle
- Hello, enfin tu décroches... comment vas-tu ? J'ai envie de te voir.
- Je suis fatiguée, mais j'ai pensé à toi toute la journée, entre réunion et analyse de dossiers. Tu me manques. Appelle-moi plus tard si tu veux.
- Oui, bien sûr, moi aussi j'ai pensé à toi !
- Tu m'en reparleras. Bye.

Flo a raccroché rapidement comme à son habitude. Mon cerveau s'agite dans tous les sens, hésitant entre tout envoyer balader et ne rien faire... un instant plus tard, je sais que je ne ferai rien. Pourquoi ?

Elle a repris sa place sur le canapé, un chat sur le ventre, un autre au-dessus de sa tête sur l'accoudoir. Un livre de connaissance de soi, elle se questionne, des réponses fusent, vont, viennent, s'entrechoquent et perturbent sa quiétude apparente. Seule une veine sur sa tempe gauche marque sa concentration. Mais est-elle vraiment attentive ?

Sa journée de travail est déjà si loin d'elle. Sa vie, hors son cubicule, est si différente, cette personnalité qu'elle ne dévoile pas. Peu d'hommes. Elle n'aime pas qu'on la touche, mais accepte de se laisser approcher. Elle alterne entre Flo et elle, ce jeu qu'elle connaît, mais si compliqué pour en définir les règles et dont elle ne parle qu'à son psychiatre. Au-delà de tout cela, elle ne s'aime pas lorsque devant le miroir de l'entrée elle fait des mimiques en quête de Flo. Elle, qui est-elle ?

La soirée est plus avancée quand la vibration du téléphone fait fuir le chat ventral. Elle peut alors regarder le numéro, rester insensible, patienter pour que le calme revienne dans son salon, dans sa maison, dans son for

intérieur. La veine n'a pas changé de rythme ni de taille. Celui qui appelle attendra !

Elle se lève de son canapé, souriante, regarde la forme imprimée et encore tiède. Se prépare un cappuccino qu'elle déguste, les yeux rivés sur la rue, remuant nonchalamment le liquide et la mousse de lait, puis recompose le numéro.

- Salut ! Tu es encore au bureau ?
- Non, Flo, je suis chez moi. As-tu envie de me retrouver et manger un succulent risotto aux cèpes ?
- Tu sais très bien que je n'aime pas venir chez toi... mais si tu emmènes tout, je te laisse cuisiner. J'ai acheté un vin blanc australien. Je t'attends ?
- D'accord j'arrive.

Flo, entre dans la salle de bain, se déshabille, regarde son corps et sourit. Ma nuit sera belle, se murmure-t-elle, tout en se faisant un clin d'œil dans le miroir, juste avant que la buée de l'eau très chaude de la douche ne la fasse disparaître.

Sam, en route vers la maison de Flo, les avenues éclairées inondant l'habitable, souriant à l'idée de la retrouver, se souvient de leur première rencontre.

C'était chez Gégé, ce pote cuisinier qui sait si bien sublimer les plats de sa touche unique, osant des associations de produits de terroir avec bonheur. Des plats souvent simples, pleins de saveurs, accompagnés d'une carte de vins de pays, il a cet art heureux de donner du plaisir. S'asseoir là est un voyage en forêt, en prairie, entre vallons et montagnes, hors du brouhaha quotidien, où tout son talent invite à partir le temps d'une pause.

Il met un point d'honneur à travailler avec les producteurs de la région et sait flairer avant tout le monde les senteurs des plats à venir. Créatif autant que bonhomme, il est mon pote depuis notre rencontre alors qu'il était jeune cuisinier débutant, et moi, encore étudiant. Les aléas d'une vie passée en cuisine cherchant l'excellence, l'ont fait évoluer de bistrot en restaurant étoilé, passant de nombreuses saisons ailleurs, avant de revenir ici, créer son chez lui. Gégé a repris cet endroit et j'y ai naturellement trouvé ma place. Sa table des copains, très demandée, voit passer bien des personnalités de la ville. La réputation du restaurant est faite.

Ma place, dans ce léger arrondi du bar me permet de voir la salle, de parler avec le personnel et Gégé. Lui travaille de l'autre côté de la vitre, en arrière, d'où il aperçoit tout ce qu'il se passe en salle. Quand arrive une jolie fille, il me fait un clin d'œil ou une légère remarque, ce qui nous fait tourner la tête et permet d'en reparler après le service.

Ce jour-là, peu de monde, mais côté mur une table occupée par une jeune femme, blonde, agréable, seule et plongée dans un livre de développement personnel : « s'ouvrir aux autres ou comment rayonner ». L'auteure, connue, en fait la promotion sur les chaînes de télévision. J'esquissais un sourire au moment où nos regards se croisèrent. Elle referma son livre et prit sa tasse de cappuccino à deux mains comme pour mieux se cacher de ma vue... du moins, c'est ce que mes pensées me firent comprendre. Pourquoi me suis-je levé? En m'approchant de sa table, sourire et pas assuré, je n'avais rien en tête, rien de préparé, rien qui pouvait m'entraîner. Seulement l'envie de me rapprocher :

– Bonjour !

Elle avait posé sa tasse. Me regarda et me rendit mon bonjour en esquissant un sourire.

– Votre livre a l'air intéressant. Je me demandais si je devais l'acheter. Pourriez-vous me donner votre avis ?

Gégé, derrière le comptoir, toussait assez fort pour me faire comprendre de la laisser tranquille, que je pouvais être gênant...

– Oui, il l'est, avait-elle répondu un peu sèchement tout en ajoutant : Mais vous savez qu'un libraire peut tout autant vous conseiller et vous en parler. Votre approche semble dictée par une envie de draguer ou est-ce un vrai plaisir littéraire ?

– Littérature est un grand mot, assurais-je en m'éloignant, précisant : Le verbe rayonner m'attire ainsi que le titre qui semble évocateur de possible. Mais je ne veux pas vous importuner.

Je retournai m'asseoir au bar, laissant derrière moi cette tentative un peu ridicule avorter. Ce qui me fit avaler de travers ma gorgée d'eau, puis plonger allègrement dans la page sport du quotidien local. Quelques minutes plus tard, sa voix, proche de mon oreille, me disait :

– Je peux m'asseoir près de vous ? Je m'appelle Flo, c'est le diminutif de Flora. Mon prénom ne m'a jamais plus. Et celui-ci est plus court et me va mieux.

Ainsi commençait notre histoire...

Stationné devant chez elle, je regarde la lampe allumée au-dessus de la porte. Le fait d'être là, c'est aussi aller au-devant d'aléas. Un jour avec, un jour sans. Comment sera-t-elle ce soir ?

Elle ouvre et me saute au cou. Elle me fait entrer, direction la cuisine. La table est prête, la bouteille de vin ouverte dans un seau à glace. Flo a faim. Le risotto est succulent. Disponible et enjouée, elle me prend

la main au-dessus de la table, parle de tout et de rien, son débit rapide m'empêche de tout comprendre, je lui fais répéter, elle rit.

Le vin australien fait son effet, nous faisons l'amour sur le canapé.

Une deuxième bouteille à peine ouverte, nous filons vers sa chambre où elle m'attire en elle, ses deux chats au pied du lit.

Il fait nuit. Le vin m'a donné mal à la tête. Flo dort. Je la regarde avant de sombrer dans un sommeil agité.

Au matin, je repense à notre nuit tout en préparant notre petit déjeuner. Je l'entends sous la douche, puis elle arrive différente, changée, fermée, comme souvent. Je lui tends son cappuccino qui n'est pas à son goût. Se préoccupe des chats et du fait que je ne sois pas encore parti.

Pratiquement poussé dehors, la porte d'entrée refermée sur un semblant de sourire, elle disparaît derrière l'opacité du vitrage.

Démarrant rapidement, je prends le chemin du bureau. Frustré. Sans rien dire.

Pourquoi ?

Voilà un autre jour et encore un renvoi matinal !

La même routine du café avec le sourire de la jeune femme fidèle à son poste.

Entreprise et réunion.

En finir de tout cela. Je suis au bout de ce que je peux supporter.

Faire quoi ?

Les dernières heures creusent encore l'espace entre Flo et moi. Je ne sais pas qui utilise qui. Utiliser. Ce verbe est omniprésent ce matin.

Flo m'appelle, j'accours. Elle m'envoie son silence, je ne bouge pas. La fuir ? Pourquoi ce fil si tenu est-il encore si solidement relié à elle ?

Dépendance ?

PAUL

Il y a quelques jours, j'ai appelé Sam pour lui dire où je laisserais la clé de ma cabane. J'aimerais que mon fils se donne du temps pour lui. En aura-t-il envie ?

Ce matin, en ce moment paisible, j'ai regardé autour de moi ce lieu tant souhaité. Épuré. Solide. Une pièce principale qui fait aussi office de cuisine, une chambre attenante à l'atelier qui me permet d'exprimer la sculpture, préparant les miniatures qui deviendront, ailleurs, des pièces magistrales. Loin de l'artiste reconnu que je suis devenu, c'est en cet endroit petit et isolé que j'ai souhaité créer.

Chaque œuvre, signée du P de Paul, prend de la valeur. J'en suis toujours étonné, comme de ce que je suis devenu, sachant le chemin parcouru. À chaque exposition, pas aussi nombreuse que mon agent le souhaiterait, je serre des mains, j'accepte les compliments, sincères ou non, ce milieu étant si spécial... puis je retourne là où véritablement je me sens plus en adéquation avec ce que je suis. Ici dans cette cabane.

Je laisse ainsi les humains au fond de la vallée. Cet endroit, que certains gaussent par sa rusticité, est à mon image. Simple et fonctionnel. Il m'a fallu du temps pour enfin trouver cette paix créatrice, cette paix de vie, pour devenir enfin ce que j'ai toujours voulu être. Un homme de peu.

Un créatif ordinaire dont les œuvres démontrent cette ouverture à la vie simplifiée, au sein des éléments essentiels à mon bien-être. Des collines, des forêts, des levers et des couchers de soleil et de lune, avec cette approche naturelle des sens qui permet alors de m'ouvrir au geste juste. Sans forcer. Mes mains sachant bien avant ma tête, la veine, le grain, la rugosité de la pierre et ses possibilités.

Au-delà de l'horizon, tasse à café en main, le soleil se faisant timide, mon regard dans la vallée, devine d'autres vies. Assis sur le banc à côté de la porte, j'ouvre grand mes yeux et remplis doucement mes poumons, observant la brume accrochée à certaines crêtes, écoutant les oiseaux et le vent léger dans les branches de sapins. En paix.

Cette même paix que mes nombreux pas a créé ici et ailleurs, en quête de mes ressentis, de ma créativité. De moi.

Mes randonnées sont toujours pleines de recherches de ce que je suis, affinant mes sculptures et ma vie. Ne pas marcher m'est impossible.

Pourtant... je me perds un peu plus souvent, malgré ces chemins si connus.

Ces derniers jours, en arpentant des endroits proches où j'aime contempler le temps, je n'ai rien pu écrire d'autre que P pour Paix et non pour Paul. Mon agent, Gianfranco, à qui j'ai essayé de décrire mes dernières créations a aussitôt retenu le P pour titre de la prochaine exposition.

L'âge aidant, cette paix devient omniprésente. Je la ressens, même si ma tête et mes gestes ne sont plus aussi sereins qu'avant...

Ces dernières semaines, je me suis senti parfois un peu perdu, me demandant pourquoi je cherchais cette foutue casserole et oubliant le nom d'un outil. Fatigue passagère, certainement...

Dans mon potager minuscule qui subvient à mes besoins alimentaires, j'ai eu un premier doute sur ma mémoire. Et hier en descendant dans la vallée faire quelques courses, arrivé au premier carrefour, je ne me rappelais plus de quel côté, je devais tourner... Étourdi, probablement.

Assis sur le banc, devant le panorama face aux vallées, je n'ai pas d'inquiétude particulière. Un sourire vers l'horizon dégagé, un autre café, ma journée sera belle. Je vais partir pour mon atelier de l'autre côté des montagnes, celles qu'on peut entrevoir parfois, au bout de l'horizon. Des apprentis à former, des affaires à régler, des œuvres à créer.

Kathy m'a appelé pour me raconter Sam, tout en parlant d'elle surtout, puis enfin de Sam, notre fils, de son travail qu'il n'aime pas, de sa copine qui lui fait vivre des montagnes russes émotionnelles. Puis comme à son habitude, elle a marqué un silence et a raccroché, après un tchao sans véritablement dialoguer. La mère de Sam est ainsi depuis toujours.

C'est aussi ce qui m'a séduit, il y a si longtemps. Après ce long retour...

Ces dernières nuits, un léger mal de tête comme compagnon, ma mémoire a ravivé mes souvenirs d'un temps lointain. Ceux écrits, annotés, précisés, dans des carnets, pour me souvenir de Paul avant le P.

LES CARNETS DE PAUL

... Triste est ce petit matin. Le flic-floc de la pluie sur le pare-brise vient rythmer le temps dans l'habitacle sentant la fumée de ma dernière cigarette. Les mains sur le volant, puis sur le siège, puis sur les genoux, je ne cherche pas à sortir. Regard vers l'extérieur, vers l'entrée du personnel, j'attends. La buée et les gouttes forment un enchevêtrement sur les vitres que mes yeux suivent aléatoirement. Il fait froid, je relève mon col. Un souffle chaud venu du corps s'échappe difficilement de mes dents serrées, de mes narines pincées. Ma main gauche se pose sur la poignée puis à nouveau glisse sur mon genou.

Indécision.

La rue est vide. La vieille Peugeot 403, récupérée après le décès de mon père, semble attendre autre chose. Comme moi. Je glisse ma main droite sur le tissu sale du siège passager, puis sur le tableau de bord poussiéreux. Un autre regard. J'ouvre enfin la porte, me déplie et sors. Quelques pas, visage levé vers le ciel noir et le lampadaire qui montre la pluie plus qu'il n'éclaire le sol.

La porte des employés me fait entrer dans un autre monde. Au jugé de la mémoire des nuits passées, j'avance jusqu'au commutateur des lumières blafardes qui vont envahir l'espace. Une chaise pour me changer. Gestes mécaniques. J'approche de l'horloge pointeuse qui va rythmer ma nuit et payer mon temps. Le temps solitaire et silencieux, précis et rapide, la production est un fait acquis depuis l'adolescence, depuis les mains du pair, mon premier patron. Mon premier maître.

J'étais alors Paul l'apprenti.

Cette nuit, comme toutes les nuits, je surveille la production, pour plus de rendement. Une opportunité pour ce défi industriel installé non loin de chez moi. L'agroalimentaire et sa distribution à grande échelle, pour une autre vie que l'artisanat. Des horaires qui me conviennent, en attente d'autres opportunités et bénéficiant d'un salaire régulier.

Ceux qui arrivent au compte-gouttes, après moi, sont des employés sans formation, sauf celle dispensée par l'industrie qui les emploie. Alors, sans trop de paroles, je regarde et je partage mon premier sourire.

Je me souviens des nuits de passion, de saveurs, de senteurs, de travail âpre, tête baissée, bras et mains agités, pieds qui dansent au rythme du boulage, du façonnage, la boulangerie dans le sang. Pourtant je sais que mes jours sont comptés. Il est temps pour moi de quitter ce métier. Je suis jeune et cette vie n'est pas ma vie. Partir. Vivre autre chose. Marcher. Apprendre encore des autres.

J'attends le moment, mais je sais qu'il ne viendra pas si je ne le bouscule pas, si je ne choisis pas de reprendre, seul, le cours de ma vie. Rien ne me retient. Pourtant, toutes les nuits face à la porte de ce travail, je ne fuis pas, j'entre, alors que tout me fait partir loin.

Me levant à la première sonnerie du réveil, je m'agite comme si ma vie en dépend, un café, une cigarette, mon sac, la vieille guimbarde d'un autre temps. Et en quelques kilomètres, la façade de ce lieu de production. Aucun ressenti de passions, d'envies. Et je sais que cela me repousse, que ça me fait peur, car ce n'est pas ma vie.

Partir. Tout quitter. Qu'est-ce qui me retient ? Ou qui ? Des seins de passages ? Gestes machinaux. Pensées en désordre. Partir !

Qu'est-ce que je risque ? Je suis adaptable, j'en ai envie et je suis seul.

Puis, est arrivée cette rencontre d'informations pour un pays en promotion d'immigration. Vaste, plein de possibles, de paysages, de villes, de besoins de main-d'œuvre. J'ai entamé les démarches, entre courrier envoyé et courrier reçu, dans une attente de l'hypothétique facteur à casquette et à bicyclette. Puis enfin, mes points validés, mon métier accepté, j'attends encore le sésame pour partir.

Encore une nuit de trop, je regarde cet employé âgé, dos voûté, visage fermé, mécanique implacable de l'acceptation, de la soumission à un système que je ne supporte plus et que je ne veux plus.

Je sais que le moment de la décision est là. Instantané. Tout est clair. Tout est certain. Je ne veux plus me défiler, tout m'entraîne vers autre chose. Cette boule dans la poitrine qui m'opprime depuis de longues semaines disparaît à la pensée du départ.

Partir. Fuir peut-être. Fuir les derniers mois de solitude d'un emploi qui m'asphyxie et de ces gestes mécaniques sans espoir. Je n'ai rien d'encombrant et mes quelques souvenirs d'ici sont depuis longtemps froids et enterrés. Un passage au cimetière pour, une dernière fois, dire au revoir. La concession est prolongée et l'entretien assuré.

Mes papiers arrivés et en règle, je vais voyager. Je vais partir. Et quoi qu'il puisse se passer, j'ai un métier qui me permettra, peut-être, de faire face. Alors je donne ma démission, je perds aussi mon logement, cette chambre sans charme, grise et terne, toilette sur le palier, qui est fournie avec l'emploi.

Un matin, je passe à la comptabilité chercher le paiement comptant de mon solde de tout compte. Sans émotion de part et d'autre, la porte se referme. J'ouvre mes poumons en grand, un sourire barre mon visage. La rue est animée, colorée, je prends le temps de marcher vers la gare puis sur le quai du départ.

Cette longue ligne du chemin de fer que je suis des yeux m'obnubile, je ne vois plus les aiguillages ni les voies qui s'en vont vers d'autres directions. Toute droite est la voie choisie. Un billet avec une destination, car c'est nécessaire, mais pas de but véritable, sauf celui de mettre de la distance avec cet endroit.

Le train n'a pas encore pris de vitesse, que je suis déjà loin. De nuit, staccato des joints, grincements multiples, j'arpente les couloirs, quelques lueurs blafardes, tout est éloignement.

Encore un train, un autre pays, une autre langue, des champs de fleurs, des moulins puis un port. Odeurs d'iode, d'huile, de gasoil mêlés. Un estaminet enfumé, brouhaha d'hommes gavés de bières et de saucisses, quelques mots pour me faire servir du poisson frit et des patates trempées dans l'huile. Un long café, impression si étrange de l'inconnu. Solitude choisie du soir qui tombe, de ne pas savoir où aller et y être pourtant si bien.

Cette perception que mon chemin est ici, ce moment où tout semble difficile, mais si serein, car au fond, seul, inconnu, dans cet endroit, ne rendant compte à personne, je suis en accord avec ma vie face au vide de l'horizon.

Un hôtel miteux accueillera mes prochaines nuits. La grosse dame blonde, sentant l'aigre et l'oignon, m'a ponctionné de deux nuits, me promettant de me rendre mon argent si je ne reste pas. Elle estime que son sourire quelque peu édenté fera office de blanc-seing... j'obtiens une facture avec la clé, un autre sourire pour me dire qu'elle peut me la faire gratuite, si je consens à quelques galipettes... sa gestuelle ne me laissant aucun doute, je grimpe rapidement de marche en marche, laissant la dame et ses soupirs accompagner ma montée.

La chambre ne ressemble à rien. Terne. D'une autre époque. J'ouvre le lit juste pour me rassurer. Les draps sont si fins que la chaîne et trame du tissu est presque transparente. Je les rabats sur ce qui a dû être une couverture. La salle de bains est jaunie par la fumée et la vapeur. Des traces de nicotine marquent le bord du lavabo. Le glouglou et le goutte-à-goutte du robinet associé ont déposé sur le fond de la vasque, des traces de l'ère d'avant l'eau courante !

Je me douche rapidement, le rideau en plastique sale vient régulièrement me coller les fesses et le dos. La serviette est tellement petite que je termine de me sécher avec mon maillot de corps.

Allongé sur le lit, j'entends les bruits venant de l'extérieur et le cliquetis de quelques talons monter et descendre les étages. La nuit est particulière, demain arrivera vite. Je m'endors sur un monde de marins, de bateaux, de sueurs, de départs.

Pour combien de retours ?...

LOIN DES HOMMES

J'aime ces premiers instants du jour, assis à mon petit établi, polissant avec attention une ébauche de ce que sera une sculpture en marbre signée du P.

Mes yeux fixent avec attention les marbrures un peu plus sombres de cette pierre d'un autre temps.

Mes doigts caressent le fil grisé des marques de l'origine de ce marbre. Elles serpentent entre la face avant et un côté de la pierre d'une quarantaine de centimètres de haut. Seuls quelques oiseaux et le lent souffle du vent léger rythment avec moi le va-et-vient de mes doigts tenant l'abrasif.

Concentré et imaginant la pièce plus imposante, je souffle délicatement sur la poussière. Puis je vais m'asseoir à l'extérieur face au jour.

La sculpture, posée sur le banc et orientée vers le soleil timide, me donne son positionnement dans l'espace qui lui sera réservé, dans ce grand hall d'hôtel, qu'elle rejoindra une fois terminée. Là-bas, au bord de mer, prélude à la vastitude des terres d'Asie.

Laissant la brise du matin s'insérer dans les interstices du modèle, afin d'en chasser les derniers grains microscopiques et volatiles, je retourne à l'intérieur préparer mon petit déjeuner.

Devant la poêle contenant des œufs que je vais retourner en milieu de cuisson et les toasts à venir, je me rappelle des instants vécus et écrits il y a longtemps dans les carnets.

J'étais en attente d'embarquer. Le métier alimentaire exercé me permettait de patienter.

Cet avant l'océan. Et ce grand pays.

Là-bas.

LES CARNETS DE PAUL

... Une petite terrasse sans charme, un café, je prends le temps de regarder le flux et le reflux des hommes entrer et sortir du port. Au-delà de la ligne des grues, il y a des bateaux de marchandises, que l'on charge et décharge. Des bruits incessants, des ballets de camions fumants que le quidam assis ne comprend pas. Des piles de marchandises aux indications colorées, aux contenus inconnus et aux destinations lointaines. Comme les hommes, les marchandises commencent et finissent quelque part !

Sous une légère pluie, je m'approche de l'agitation permanente. Des informations glanées auprès des marins m'informent, tout m'amène vers les bateaux.

Le bureau du port et ses sbires syndiqués ne m'encouragent pas à poser de questions et me laissent sans réponse, mais me font porter une carte de visiteur bien en évidence sur le torse. D'un geste du bras, le gardien du portail principal m'indique les bateaux de marchandises qui vont partir dans les prochains temps. Malgré les syndicats, cette opportunité de voyager en travaillant devient une possibilité. Je déchantais toutefois face aux monstres d'acier dont les capitaines rechignent à me renseigner. La plupart des postes sont pris sur les grandes traversées.

Je me mets à visiter les bistrotts du port et des alentours pour un possible boulot en cuisine. Cela me fera patienter, sans toucher à mon petit pécule. Travailler à bord et me payer la traversée, car je n'ai pas les moyens de prendre un navire transatlantique ou un cargo aménagé transportant des passagers.

Dans un estaminet, je me mets à couper des légumes, ne comprenant rien aux mots échangés, reproduisant les gestes expliqués, préparant des plats dont je ne peux prononcer le nom, aux goûts nouveaux, aux saveurs imprécises. Le tout entre deux cuistots baragouinant quelques mots de français, aussi déracinés de leur colonie lointaine que moi de mon pays si proche encore. Nos différences évidentes sont nos distances parcourues, moins grandes pour le cuisinier temporaire que je suis.

Rythmées par le service de repas en continu, mes prochaines semaines vont passer rapidement entre une cuisine enfumée et une chambre refuge au rideau de douche plus propre.

De nouveaux mots, une nouvelle langue, quelques économies supplémentaires, ce temps particulier me permet de préparer un départ qui me semble proche.

Un client du restaurant va m'informer que je pourrais partir comme simple passager en cabine sur un porte-conteneurs, moyennant finances et droit de passage. En quelques heures, je paye mon billet avec l'argent gagné ici, donne mon compte au patron, pars faire mon sac, quitte la grosse dame blonde, embarque en après-midi, prêt à affronter les flots et mettre les pieds sur un autre continent.

Je suis un immigrant en partance, au milieu d'un équipage dont la plupart des membres ont les mêmes origines que mes anciens collègues de cuisine, ce qui me permet d'échanger quelques mots à la croisée de sombres cursives. Je passe la première heure à regarder s'éloigner la côte, regard fixé sur cette terre habitée par mes ancêtres et laissée si loin derrière moi.

Et devant ?

J'arpente les endroits autorisés par le capitaine du navire afin de me dégourdir les jambes, une tempête m'empêchant de prendre l'air. Je n'ai pas le mal de mer, me familiarisant ainsi avec cet environnement d'acier qui m'emmène au loin. J'ai beau regarder l'horizon, je ne vois qu'une ligne grise et changeante, parsemée d'écumes blanches et de vagues dont la brusquerie, par moment, me hante.

Aux premiers repas, j'échange quelques mots avec des membres d'équipage et deux cuisiniers à qui je propose mes services. Un couple est malade dans une autre cabine et nous ne les apercevons pas. Un écrivain est à bord, profitant de la passerelle pour écrire sur un petit carnet et déambuler en quête d'inspiration. Peu de mots échangés, il reste muet le plus clair du temps, y compris à table où les quelques blagues du capitaine ne le font pas sourire.

Ma solitude maritime, imposée par l'éloignement et le choix du voyage, m'isole par les pensées de l'inconnue alternant avec les questions sur le bien-fondé de mon départ, et face à l'ouest, sous un ciel particulièrement noir, puis venteux et pluvieux la plupart du temps. De nuit, la loupiotte de l'homme de quart détaille parfois le profil de la vigie.

La promiscuité solitaire est un exutoire à mes années de doutes face aux envies de départs et aux renoncements douloureux. Ces années à baisser la tête et à vivre ce qui n'était pas ressenti, à travailler dans ce qui ne ressemblait pas à mes rêves. À survivre entre quelques histoires sans cœur, vite terminées, à des nuits de labeur et à des jours sans charme.

Je revois tout cela sans complaisance, mais avec le sourire d'un jour à vivre, à aimer, à apprécier, en accord avec ce qu'enfin je deviens.

Du moins, cet éloignement qui s'apparente à une fuite me le fait penser. Pas de regrets de ces dernières années, étouffantes, dans cette production quotidienne d'une usine alimentaire sans émotion, et après quelques emplois chez de petits patrons, exploité que j'étais pour leur propre profit.

Ma famille alors ne se résumant qu'à ma mère malade, fût aussi un tremplin vers un autre ailleurs, lorsqu'en fin de vie, j'ai compris que le dernier fil me reliant à elle, devenait à son dernier souffle, la fin de l'attachement à ce monde non fait pour moi. Ainsi je suis devenu moi, et non plus fils de !... En quelques semaines, tout fut évidence. Le partir devint alors lendemain de possible, échafaudant des destinations, osant l'expression : sans contraintes !

Les deux mains cramponnées au bastingage, reniflant les odeurs de gasoil, cheveux au vent, je n'appréhende aucunement ce Nouveau Monde. Là, loin encore au-devant de la proue oscillante, sans peur, souriant au vent, je m'ouvre au destin. Ma nuit sera douce.

Et puis le quotidien sur le bateau est devenu lâcher-prise de tout, emplissant ce nouveau moi, que je sens poindre pour accompagner le présent. Face aux côtes enfin apparues, tout mon être vibre enfin à la quête si souvent espérée, si souvent envisagée, si proche aujourd'hui.

Le capitaine annonce notre arrivée pour le lendemain, avec la marée montante. Simple passager sur le navire, je dois passer par les services d'immigration du port qui accueille le navire pour une escale rapide d'un premier déchargement. J'ai, lors de mes premiers échanges avec la compagnie maritime, validé le choix de cet endroit pour atténuer le prix du billet.

Un nom sur une carte maritime, une majestueuse étendue d'eau à traverser, des jours et des nuits hors du temps, mais en vie. Cette vie nomade qui se dessine à pour seul objectif de me faire avancer, respirer, apprendre. Dans quelques heures, je serai à nouveau seul et dans un pays nouveau, vaste, différent, ouvert.

Je ne suis ni inquiet ni impatient. Il est temps pour moi de respirer et de m'ouvrir à ce qui sera. À l'annonce du capitaine, je scrute la terre qui me semble proche, au-dessus de la crête des vagues. À la proue accessible, je me laisse prendre par la griserie du vent, de la houle, du temps.

Au loin que sera ce pays ?

Ce questionnement légitime n'occulte en rien cette liberté importante, si prépondérante de ce que je deviens. Je n'ai jamais pensé qu'un sac sur l'épaule et le regard en avant peut être aussi révélateur de ce dont j'ai envie. Immigrant depuis quelques minutes, j'emplis mes poumons d'air nouveau. Dans cette ville inconnue, retrouvant le pas normal du terrien, ne connaissant pas la langue, n'étant en rien perdu, seulement en marche, j'ouvre grand la porte de ce continent si vaste, si empreint de possibles !

Je trouve un abri pour la nuit, motel voyageur, chambre qui sent le passage, sandwich et bière sans goût, lavé, couché, complètement en phase avec ce nouvel homme émergent.

Les lumières clignotantes de la ville rythment ma nuit, tout se bouscule entre rester encore un peu, partir vers l'ouest ou vers le sud et longer la côte, ou à l'inverse vers le nord et le froid ?

Tout est chamboulement, ce temps est-il fuite ? Non, ce temps devient renouveau. Les obscures pensées s'éloignent, la traversée maritime agit en pansement sur une vie d'avant, préparant ce moment d'isolement en accord avec le mieux encore, ce moment du vivant.

Vers ce moi inconnu qui échappe aux instants passés.

Je respire. Autre.

...

LIEU DE MÉMOIRE

Deux chevreuils me regardent, tendus et prêts à bondir dans l'orée forestière sombre des grands sapins. J'ai terminé la pièce qui sera de mon voyage vers l'atelier, entre mer et montagnes. Marchant un peu sur les sentiers environnants de la cabane, je laisse aller mes pensées, comme souvent, à mes réalisations, à d'autres projets, au temps qui avance, à Sam...

Dans quelques heures, un peu de route puis un aéroport. Enfin, je retrouverai d'autres sculpteurs en résidence et quelques élèves, dans ce lieu de transmission, de réalisation, que j'ai voulu ainsi !

Mes temps de marche ne sont jamais perdus, ils participent à ma création, à mon bien-être, et souvent m'aident à faire de bons choix. J'ouvre grand mes sens à la contemplation de la faune et de la nature en toute saison.

Ces derniers temps, je sens poindre régulièrement des bouffées d'émotions accompagnées quelques fois de larmes glissantes sur mes joues. Ressentant le poids des années et de mon histoire de vie. Mais surtout du temps qu'il me reste à vivre.

Et si mes souvenirs peuvent par moments s'estomper, ils vivent toujours en moi, relus dans ces carnets noircis qui ont jalonné mon temps.

LES CARNETS DE PAUL

... Au risque de me perdre, je préfère avancer. Et c'est ce pas au matin, un café fumant en main, qui m'entraîne vers la gare d'autobus aux destinations affichées, aux directions mystérieuses. Pas de carte. Seulement des villes étapes vers une destination, un nom de grande ville qui m'appelle, plus avant dans l'ouest. Encore plus avant. Alors, avec quelques passagers à bord, l'autobus recule et quitte la mer pour entrer en terre profonde. Le sommeil me gagne, tête sur mon sac, rêve agité du voyageur sans attaches.

Ce vaste pays de découverte est si vierge encore. Le vieil autobus brinquebale sur des routes par moment de graviers, sursautant et cahotant. Ma tête dodeline aux rythmes des nids de poule et des changements craquants des pignons de boîte de vitesse. Les endormissements aléatoires, yeux fermés, yeux ouverts, les trous sur la route rythment le long ruban, linéaire, variable seulement d'arrêts planifiés. Des voyageurs montent, d'autres descendent. Mon voyage est long, alternant arrêts, café, toilette et repas. Un autre temps de vie, sans regard en arrière, sans me poser la question du pourquoi ? Je vis tout cela, la tête de plus en plus vide, les images d'avant s'effaçant.

En imaginant les vies des uns et des autres dans cet autobus mal chauffé, je regarde passer le temps et les paysages, dessinant sur la vitre des chemins embués, fermant les yeux sur des mois passés, respirant de nouvelles secondes, souriant aux destins accompagnés

Sur cette grande avenue, aux façades différentes, je prends le souffle de l'arrivant, m'ouvrant à l'inconnu, posant enfin le pied dans une gare sans nom autre que terminus. Il fait nuit, l'aurore ne tardera pas. Je demande la direction du centre-ville, on me répond par un sourire. J'y suis. Je suis ailleurs. Autrement, si différent de ma vie précédant ce grand pas marin. De continent à continent.

Un long café, un déjeuner copieux, une serveuse accorte, un temps pluvieux, des trottoirs défoncés, quelques voitures sans marques connues, la ville s'ouvre à moi. Une pension, une chambre de travailleur, un lit après un bain, une télé crachotant de nouvelles histoires, ma première journée ! J'ai du temps pour poser mes choix et sentir la suite. Allongé sur le lit, mes réflexions entrent dans un monde flou au rythme du sommeil gagné et des rêves oubliés.

Le propriétaire de la pension m'a indiqué des lieux possibles d'embauches, je prends en marchant la mesure de cette ville en construction, où la main-d'œuvre vient de tous les horizons. Cet endroit qui a accueilli le monde quelques années plus tôt dans le cadre de l'Expo a laissé des traces de fierté et a ouvert des champs de possibles.

Je me souviens des semaines d'attentes du sésame, vers ce pays, vers autre chose. De toutes les rencontres avec cet homme, recruteur, qui proposait aux personnes présentes de partir vivre ailleurs, là d'où il venait. Son accent. Sa persuasion. Ma démarche fut simple. Partir.

Et là, je suis arrivé, qu'importent les mois passés. Cette étape sans pression me donne ce goût de vivre pleinement et de prendre mon temps. De respirer et de sourire. Toutes mes digues de retenues et mes faciès adaptables sont restés de l'autre côté de l'océan.

Ici commence ce temps pour moi. Sans biens. Seulement un sac, mes mains et mon savoir-faire. Mon adaptabilité résolument positive. Ce pays m'ouvre à un horizon que j'ai décidé de rejoindre. Ce pas vers l'avant n'a engendré ni peurs ni attentes.

Je suis là, exactement où j'ai choisi d'être.

Rapidement, je me fais embaucher dans un restaurant pour rôtir des toasts et tourner des œufs, trancher et griller du bacon. Tôt le matin, jusqu'en après-midi, ce qui me laisse le temps d'arpenter cette ville que je sais de passage. Pas d'émotions, pas d'envie d'y rester. Elle sera, malgré son attrait aux immigrants, une simple étape de ma découverte, une porte d'entrée d'une autre suite. Le temps n'est en rien précipité, je m'adapte au quotidien des pas et des gestes qui me donnent de quoi vivre et dormir.

Une colocation dans un appartement de travailleurs, des partages épisodiques, des histoires de vie racontées du bout des lèvres, des silences d'antériorité géographique, des ombres furtives d'aller-retour, rien pour approfondir nos histoires d'arrivants, nos envies ou nos doutes.

Je lis cette nouvelle presse, apprends du pays et de son espace, écoute les commentaires des clients du matin, garde ma distance, effectue mon travail. Une façon comme une autre de m'intégrer à un monde que je sens s'opposer à mon envie d'un nouveau départ trop rapide. Il sera temps dans quelques semaines de poursuivre mon chemin encore plus avant vers l'ouest. En attendant, je tourne des œufs et je beurre des toasts.

Un matin, une nouvelle serveuse, plus joviale et jolie que le dragon qui faisait de chaque mot une agression verbale, prend son service avec nous. Enfin des sourires et quelques mots d'un accent slave prononcé, Milena change l'ambiance et tout devient beaucoup plus agréable. Après des échanges sympathiques, je peux enfin m'asseoir et prendre un café avec elle, un après-midi, sur une terrasse inondée de soleil et bordée par un parc arboré. Le printemps est beau, tout annonce de belles journées à venir. Elle vient d'arriver. Seule. Fuyant une famille, une histoire, une vie non voulue. Indépendante enfin, déclare-t-elle fièrement !

Nous prenons l'habitude, quand nos horaires le permettent, de passer des moments à nous raconter nos traversées, nos envies, ce nouveau pays, cette nouvelle vie. En quelques semaines, de ma grisaille hivernale, je vis un premier printemps, autrement plus souriant que ceux d'avant. Notre première nuit délicieuse est un début d'histoire sans attente, sans projet, sans attache. Comme un passage heureux vers un autre ailleurs.

...

EUX

La vibration du téléphone me tire de ma léthargie professionnelle. Kathy, ma mère, m'invite pour déjeuner. Je sais déjà qu'elle abordera les sujets sur un possible séjour à la cabane de mon père, sur Flo, et le fait que je devrais la quitter...

Kathy est omniprésente depuis mon enfance. Toujours là pour moi. J'avais quatre ans quand nous avons déménagé elle et moi dans cet appartement qu'elle occupe encore aujourd'hui. Mes grands-parents lui avaient acheté ce bien afin de la mettre à l'abri de mon père, enfin d'après ce que j'en sais. À l'abri surtout de son art, de son atelier, de ses départs au long cours pour prendre de l'air et marcher, et de ses finances aléatoires. Elle qui avait fait des études! Ces mots, retenus par l'enfant, que j'étais alors, venaient de mes grands-parents. Lorsqu'ils quittèrent ce monde, satisfait que l'éducation donnée à leur fille fût transmise à leur petit-fils dans la lignée du patriarcat, lui-même ayant fait obéir ma grand-mère, je les avais sentis rassurés.

Cette éducation que portait ma mère m'avait été inculquée pour me permettre de devenir quelqu'un. « Pas comme ton artiste de père », avait dit Kathy lorsque j'avais eu mon baccalauréat avec mention.

La voir arriver au restaurant, son port de tête, sa démarche, ses vêtements, tout lui donne cet air supérieur qui ne laisse pas indifférent, qui interroge et qui n'est en fait qu'une protection face à ceux qu'elle ne connaît pas. La regardant passer entre les tables, surprenant les regards des hommes présents et les yeux furtifs des femmes, sa grâce et son sourire, je ne peux que me demander ce que mes parents ont bien pu faire ensemble ? Hormis moi !

Ma mère ne m'embrasse pas, elle tend sa joue, toujours la droite. Je m'y suis fait, déposant un baiser léger sur le fond de teint, respirant son parfum, approchant ainsi son regard noir et profond, ne décelant jamais son humeur qui semble toujours égale. Élevée sans émotion particulière, elle en fait de même avec moi, mais je sais qu'elle m'aime. Elle me le rappelle à Noël et à mon anniversaire. Deux fois l'an. Je ne dis maman que rarement, préférant Kathy. Cela vient de mes grands-parents qui me précisaient toujours, Kathy, ta mère... comme si je connaissais d'autres personnes de ce prénom, surtout enfant. Et un jour, j'ai dit Kathy, et elle a souri. C'est ce même sourire que j'ai justement en face de moi.

– Je suis heureuse que tu n’aïles pas chez ton père, me dit-elle. Ce n’est pas un endroit pour toi. Si tu as besoin de calme et de réflexion, pars quelques jours dans un bel hôtel-spa, fais-toi cocooner, ce sera mieux pour toi.

La cabane de ton père est vieille, pas de ton standing et ne te permettra pas de respirer correctement. C’est important pour toi de respirer, tu en as besoin.

Tu n’es pas malade au moins ?

As-tu vu le médecin ? Je te trouve pâlot ?

J’ai aussi eu des nouvelles de ton père...

Et avec elle ? Tu as pris une décision ? Tu ne peux pas rester dans cette attente avec une fille comme ça !

Et ton travail ?

Voilà ma mère. Les questions et les réponses. Elle veut tout savoir et interprète tout très vite. Pas le temps de répondre, pas le temps de se parler de nous, d’elle. Tout est planifié, analysé, éjecté, si cela ne fait pas son affaire. En fait, je suis resté enfant dans son esprit, adolescent peut-être... Avec elle, pas de juste milieu. Mais comment mes géniteurs ont-ils fait pour se trouver ?

– Mon père m’a proposé d’aller à sa cabane puisqu’il est reparti à son atelier. Pour Flo, toujours pareil, un jour souriante, un jour distante.

Je remarque une ride près de sa bouche. Celle de la déception. La même lorsque mes notes n’atteignaient pas l’excellence. Elle picore du bout de sa fourchette son saumon vapeur. Vient-il de son groupe où elle assure la transparence en microbiologie alimentaire ? Les bactéries qui sont sa hantise peuvent être source de contamination. J’essaye de la faire sourire avec une remarque sur les virus présents dans son assiette, je ne reçois qu’une moue de dégoût et un rictus du même acabit. Mon humour ne passe pas. Je change de sujet...

– Pour ce week-end je n’ai rien de prévu... Et toi ? Que fais-tu ?

Cette question lui fait rosir ses joues. Je sais qu’elle voit quelqu’un, mais elle n’en parle jamais. Comme si je ne devais pas savoir.

– Rien de spécial. J’ai beaucoup de travail. Je vais probablement retourner au laboratoire terminer un rapport. Sûrement mon dernier. J’ai décidé de prendre ma retraite d’ici la fin de l’année. Il est temps de passer à autre chose. Je vais m’occuper de moi et voyager.

Bouche bée. Je ne m’attendais pas à cela. J’en profite pour lui dire que je suis heureux pour elle. Addition. Elle m’invite. En la raccompagnant à sa voiture, elle me murmure :

– La vie est courte. Ne t’embarrasse pas de personnes qui te freinent. Dans ton travail ou dans ta vie privée. Arrête de gamberger et fonce professionnellement, gagne de l’argent. La suite viendra.

Un baiser sur sa joue, elle est partie.

Les conseils de ma mère sont toujours les mêmes. Réussite sociale et argent. La suite est identique. Les différences ne font pas partie de son éducation. Avec mon père, ils étaient à l’opposé l’un de l’autre.

Qui me racontera leur histoire ?

Les reflets des tours de verre me donnent l’impression fugace de lignes de fuites, de franchissement impossible, d’ouvertures fermées vers un monde abstrait et un avenir qui l’est tout autant. Pourtant je sais que cette période de doutes compose intégralement cette partie de ma vie. Depuis mes études universitaires en fait. Un père que je voyais peu, une mère omniprésente. Mes grands-parents m’offraient la quiétude de leur fin de vie, je commençais à travailler et je ne manquais de rien. Kathy se chargeant de tout. Des aventures féminines illusoires et puis est arrivé Flo.

Qui suis-je en fait ?

Je me suis souvent posé cette question existentielle. Comme un bon élève, je me promettais de rendre les contrôles dans les temps, de réussir mes stages, de trouver le premier job parfait, jusqu’à cet emploi actuel envié. En fait, j’ai toujours fait ce que les autres souhaitaient pour moi. Aujourd’hui, dans mes doutes qui vont et viennent, j’ai envie de tout laisser choir. De voyager, de vivre, de penser, d’agir selon mes propres envies.

Qu’est-ce qui m’en empêche ?

Je compose le numéro de téléphone de l’entreprise, le poste de mon adjoint, je ne reviens pas aujourd’hui, je suis souffrant « oui, salut ». Quelques mots où, pour la première fois, je ne suis pas le bon employé.

Mon téléphone vibre. Flo ! Je lui dis que j’ai mon après-midi et que je prends du temps pour moi. Elle a envie de me voir !

Je me retrouve assis à côté d’elle dans sa voiture, regardant sa main passer les vitesses, ses regards au rétroviseur, son sourire vers moi. Je cherche à la comprendre. Elle me perturbe par ses sautes d’humeur, ses fuites, ses silences. Ses retours. Sur la route, elle parle de son travail, de ses envies de mutations. Elle parle vite et perd le fil de son monologue. Je lui fais répéter des morceaux de phrases incomprises afin de suivre son propos.

Elle s’arrête pour acheter un cappuccino qu’elle boit en roulant. Pas de destination prévue, juste suivre la route qui nous mène bien quelque part.

Ce sera une zone commerciale, pour une boutique où elle a ses habitudes et essaye une montagne de vêtements, qu'elle n'achète pas hormis un léger pull en alpaga.

Je lui propose un repas en tête-à-tête, qu'elle accepte. Chez elle. Quelques courses. Tartare de saumon, vin blanc, la douceur du soir, je la prends dans mes bras. Ses deux mains sur ma poitrine me repoussent doucement vers la porte. Elle préfère rester seule, ne pas m'avoir dans son lit, souhaite lire et dormir tôt.

Un taxi me ramène. Déçu. Encore une fois.

Elle m'appelle pour me dire qu'elle a passé un bon moment, qu'elle aime être avec moi et me souhaite une bonne nuit puis raccroche. Ma porte d'appartement s'ouvre sur un vide que je ne sais pas remplir. Je décapsule une bière en allumant la télé sur un match de foot, indécis encore à cette situation avec Flo.

Douchée, allongée sur le canapé, ses deux chats autour d'elle, ses yeux plongés dans un manuel de méditation, elle est déjà étrangère à sa journée. Accompagnant sa lecture de sourires et soufflant doucement l'air de son ventre, elle suit les principes énoncés page trente-deux.

Sa nuit sera douce.

L'HOSTELLO

Je me suis réveillé tôt. Hier soir, après un court vol, un taxi m'a conduit depuis l'aéroport jusqu'ici, dans le village où j'ai mes habitudes. Avec l'âge, le voyage est un peu plus difficile, mais c'est là qu'est mon atelier. Le même qu'à mes débuts.

L'hostello et ma chambre n'ont pas changé depuis toutes ces années. Teresa, la propriétaire, me couve depuis ce temps, au petit soin de son ami sculpteur. Celui qui se contente d'un minestrone, d'un morceau de fromage et d'un peu de vin de la région.

Quelques mots pour accompagner mon café et me donner les dernières infos qui bruissent dans ce lieu tout dédié au marbre depuis une éternité. Par elle, j'ai su la veine blanche particulière que je cherchais. Celle presque pure et si révélatrice d'opportunités de créations différentes, celle dont seuls les initiés connaissent l'existence.

Teresa était là, lors de mes premiers moments. Jeune et pleine de charme, elle travaillait avec ses parents dans la petite pension du village. Puis avec le tourisme naissant, l'endroit devint un lieu couru et propice au farniente. Il y a si longtemps, bien avant le P de Paul, j'avais la petite chambre de bonne sous les combles. J'y cachais ma peine et mon envie d'apprendre, mes doigts meurtris de gestes non maîtrisés, mes sombres pensées. Teresa arrivait à me faire sourire un peu. J'étais froid en dedans et le travail de mes mains ne faisait que commencer.

Teresa m'accompagne sur le bord de la petite route comme elle le fait souvent, lorsque je suis ici. Un peu comme une guide, de peur que je me perde. L'atelier est proche et les pas partagés me ramènent aux pensées des premiers jours. Rien n'a changé sauf les montagnes proches et exsangues des pierres si réputées. La petite route devient aussi trop étroite pour les engins et les camions. Moi je marche. Toujours. Encore. Mon pas est plus lent mais il me connecte si fortement que ma tête ressent la vie, le temps, la passion, la création qui m'entoure et qui m'habite. En quelques pas, je sens mes doigts créer, d'abord le dessin, puis approcher la pierre choisie. Et je me remémore toujours le premier moment. Comme à chaque fois, mes pensées voyagent loin dans le temps.

Ce matin, quelques blocs choisis sont posés sur des palettes, attendant les marques et les premières incisions des ciseaux au carbure ou le bruit alternatif du marteau frappant l'outil. Je sculpte mes créations ici, dans

cet atelier, que j'ai souhaité ouvert aux autres où j'aime m'installer pour plusieurs jours, plusieurs semaines.

Les échanges avec d'autres artistes sont des émulations sans pour autant tout dévoiler de nos créations. Les miniatures que je crée chez moi, dans ma cabane, servent alors de base aux pièces magistrales réalisées ici. Et ce chez-moi est aussi celui de la création manuscrite et dessinée, ramenant en ma mémoire tant de souvenirs. J'ai besoin de cette cabane atelier, loin de tout, au sortir de la forêt, mon lieu de paix, mon lieu de vie pour ensuite venir créer, réaliser, sculpter ici. Mes élèves viennent de tous les horizons parce que j'ai aussi choisi de transmettre.

En pensées avec ce qui me ramène ou m'éloigne de toutes les juxtapositions de lieux du temps passé. La mémoire va et vient dans les méandres de ma vie et me joue pourtant des tours.

Regardant mes doigts qui tiennent mon stylo plume, je me souviens tellement de mes mains d'adolescent...

LES CARNETS DE PAUL

... Le fournil à la lumière blafarde est mon quotidien d'adolescent. Des nuits à produire manuellement les satisfactions des clients, cuisant fournée après fournée ce qui sera sur la table des familles, alimentant le four à bois, passant la serpillière d'un geste ample et efficace, le tissu mouillé accroché au bout d'une perche pour chasser les braises de côté afin de nettoyer la sole. La longue pelle qui dépose dans le four à bois les pains à cuire, les longs pains d'un kilo, les demi, les bâtards, les tordus... L'odeur de farine noircie, de cendres chaudes, se mêlant aux croûtes fumantes et craquantes. Les petits pains odorants cuisant sur des tôles qu'il faut nettoyer vite pour pouvoir les graisser à nouveau.

Et cette odeur qui, au fil des saisons, amplifie les froideurs et les noirceurs, cette odeur persistante et changeante selon le temps. Les hommes sont courbés devant le pétrin, les bras plongeant dans la pâte, pour la peser, la façonner, le tout à la main. Un pétrin mécanique n'est pas dans les velléités d'achats du patron, maître des lieux. Surtout ne pas relever la tête avant que le pétrin soit vide et propre. Les yeux endormis, les mains farinées, la danse d'un pied sur l'autre au rythme des pains. Les engueulades des anciens, pour plus de rapidité, pour plus de mémoire, pour plus d'abnégation, pour moins de rêveries adolescentes, pour plus de taloches quelques fois !

J'ai la charge de garnir le magasin. Ces moments où je dois déposer et présenter le travail. Les étagères et le comptoir en bois avec la caisse fascinante de respect, les lueurs blafardes de l'aube, les lumières du magasin encore éteintes, en attente de la patronne et des premiers clients qui vont au travail. Des après-midi de sieste, en préalable au travail du soir, pour peser les ingrédients, surveiller les pâtes préparées le matin et encore au pointage, ce temps de repos nécessaire pour plus de saveurs.

À attendre le sommeil de quelques heures avant le lever, dans ce monde irréel de jeune apprenti, pour encore et encore recommencer une journée de labeur, de doutes, d'inconscience peut-être, d'un début de vie où le temps n'était que travail, six jours sur sept.

Cette vie est devenue la mienne.

Par peur ou par habitude, je me complais dans ce rythme qui m'abrutit de fatigue. Je trouve le monde gris, je suis gris. J'attire des pensées de la même couleur alors que mes rêves sont arc-en-ciel et de toutes les déclinaisons pigmentaires.

Je rêve de marcher dans des prairies odorantes, luxuriantes, à la rencontre de gens et de peuplades, de faune et de flore, où tout est coloré. Au réveil, pourtant, je retrouve mon monde.

Je referme alors le livre, le vieux livre à la couverture en carton rouge, héritage de mon père, sur les merveilles de la terre. Mon seul livre. Précieux et créateur de rêves, dans un monde qui ne l'est pas.

Celui du réveil, organisé, planifié. Alors, je baisse la tête, comme les autres, devant la tâche quotidienne, fatigué par la répétition des gestes, les phalanges des mains gonflées, les silences et la platitude des pensées éteintes du jour.

Ma première vie d'apprenti.

...

L'ÉVEIL DE LA PIERRE

Voilà que je me suis perdu en retournant à l'hostello. Pourtant, ce chemin si familier, je l'ai pris des centaines de fois. De mon atelier et de cette journée je ne me souviens pas. Fatigué par cette situation qui m'échappe, je rentre dans ma chambre. Teresa m'ayant apporté un bol de soupe et un petit pain me fait part de son inquiétude et me fait promettre d'aller consulter un médecin de ses amis. Elle souhaite m'y conduire.

Allongé sur le lit, je pense à cette pièce magistrale que je termine. En sculptant, je vis ma pièce. Je ressens complètement ce qu'elle ressent. Je ne suis plus un corps ni des mains, je suis entré dans le bloc de marbre qui devient. Je me laisse porter par la miniature que j'ai créée dans ma cabane, pour que le bloc, ici, devienne majesté.

Les courbes minuscules sont plus grandes et je grandis avec elles. Je me développe avec ma sculpture, comme cette pierre qui est arrivée du fond des âges. Tous les éléments naturels sont réunis en moi, autour de moi. Je ressens toutes les forces de la terre, du ciel, des glaciers.

Terrestre, je suis. Ciel, je suis. Eau. Feu. La création se révèle à moi, comme mes sentiments, mes doutes, mes projections le font. J'entre en sculpture comme j'entre en moi.

Je deviens la forme. Je suis la forme. Et mes mains agissent.

Je revis mes premiers moments où je touchais une pierre particulière et j'entends encore les mots de celui qui me guidait alors. Et je rêvais de celle qui m'inspirait. Il y a si longtemps que les mots sont devenus muets. Restent seulement l'intériorité du cœur et les images imprimées à l'intérieur de mon corps.

Mes pensées sont avec mes mains qui ont créé.

Jusqu'à maintenant.

Je ressens ce temps d'arrêt pour réfléchir sur celui qui passe et sur celui qu'il me reste. Que vais-je laisser ? Je ne parle pas de mes œuvres, beaucoup sont vendues, ou en passe de l'être. Ma cabane atelier de la forêt, mes notes, mes réflexions...

Que faire de tout cela ? ...

Sam ? ...

Suivre encore cet instinct qui me guide depuis cette traversée vers un autre continent.

Après y avoir tant vécu, je suis revenu ici. Comme un cercle, que j'ai tracé et qui vient de la pointe du crayon retrouver le point du début.

Ces derniers mois, il m'arrive d'y réfléchir.

Pourtant, tout est prêt.

Tout est écrit et celui qui respectera mon temps final a toute ma confiance.

Ma mémoire relatée sur mes carnets se souvient aussi de mes autres départs.

LES CARNETS DE PAUL

... Être immigrant dans un nouveau pays c'est découvrir chaque jour autre chose. Cette culture qui s'ouvre à moi, tant rêvée, me laisse par moment nostalgique. C'était surtout plus vrai depuis que Milena avait décidé de partir rejoindre des membres de sa famille installés à l'autre bout du pays.

Pourtant, je me sais sur un chemin qui me convient. Tout est tellement différent ici. Chaque coin de rue recèle des opportunités et les échanges entre clients me le confirment, la ville se développe, il y a du travail. Et tant de choses à voir et à faire encore.

Je réfléchis à poursuivre moi aussi plus vers l'ouest afin de découvrir ce vaste pays. Je n'ai pas touché à ma petite réserve d'argent et j'en ai gagné par mon travail. J'annonce mon départ. Mon patron me remplace rapidement et en quelques jours je redeviens nomade. Je quitte définitivement ma chambre vers midi pour la gare et un train en partance. Destination le couchant. Cette façon d'avancer, de vivre, de découvrir est en moi et je ne peux m'empêcher de sourire. Je suis heureux de repartir. D'avancer. Sans but autre que les prochains pas vers l'inconnu.

Un lac borde la voie. Les étoiles s'y reflètent. Je découvre l'immensité, la grandeur, et la confiance en moi.

Cette grande ville qui approche est une étape où j'ai décidé de m'arrêter. Prendre le temps de respirer encore. Je longe la rue vers le lac. La nuit est noire depuis longtemps. Une enseigne blafarde, une bière, une autre langue. Particularité d'un pays bilingue. Une carte au mur pour mesurer les distances, des fuseaux horaires, quelques camions sur le parking. Pays de contrastes, de nature sauvage.

Le routier qui me parle de son trajet vers l'ouest devient une invitation à partager ses connaissances et son voyage. Quelques mots plus tard, je suis compagnon sur le siège passager. Tant pis pour la ville, son lac et de l'autre côté sa grande chute romantique.

La fumée qui sort des pots d'échappement, la cabine qui vibre, les vitesses qui grincent un peu, la route s'éclaire devant la masse du camion qui part dans la nuit. Réjean, le chauffeur, traverse au volant de son camion le pays dans les deux sens depuis des années et ne s'en plaint pas. Anecdotes. Sourires.

Il est impressionné par mon choix de venir vivre ici. Nous échangeons sur nos deux cultures, je n'ai pas sommeil, fasciné par la route. Lui au volant boit du café et fume cigarette sur cigarette. Rien ne semble le perturber. Les heures suivantes, assoupi, je ne vois plus rien, faisant confiance à la conduite régulière et berçante, n'ouvrant un œil qu'au ralentissement et changement de vitesse, peu fréquent sur les longues lignes droites des plaines traversées.

Au petit matin, dans un restaurant de routiers, Truck Stop, devant une assiette bien garnie d'œufs, bacon, patates, saucisses, je comprends que mon voyage m'éloigne vraiment de ce qui ne m'apparaît plus comme un retour possible. La route a ouvert mon appétit. Les grands espaces devant moi, me donnent l'envie de voir au-delà, loin, plus avant vers l'ouest.

...

LA CABANE

Ce matin, pas de café dans la chaîne habituelle. J'ai appelé la responsable du personnel pour dire que je ne viendrais pas travailler. Souffrant. Histoire inventée pour ne rien décider. Ne pas dire vraiment que j'ai besoin de fuir ? Tout plaquer.

Je prends la route et je roule, sans me retourner. Juste m'abrutir de conduire. Ici et là sans but. Des petites routes, des vallées, des forêts, des crêtes, encore des vallées. Horizon devant le capot. Le village, la petite route sinueuse, le virage en S. Je gare la voiture.

Le sentier forestier. La lisière, le pré. La cabane. La vue est magnifique. Comme si je ne l'avais jamais remarqué. Le pot de fleurs et la clé. Un tour. Je soulève le loquet, la porte s'ouvre.

Comment mon père réussit-il à vivre dans ce capharnaüm ?

Malgré ses outils bien placés dans l'atelier, le reste n'est que dérangement, du moins pour celui qui entre et qui d'un regard périphérique se demande ce qu'il fait là.

Paul ! Je ne sais pas grand-chose de l'homme, hormis les histoires racontées par ma mère. Lui est souvent resté silencieux à mes questionnements d'adolescent sur sa vie avant ma naissance !

Chaque réponse venait avec son regard bleu scintillant, comme si tout allait arriver enfin, mais j'entendais souvent ces mots :

– Tu sais, Sam, le passé m'aura permis d'être ce que je suis aujourd'hui, tout en vivant le présent avec envie et création, ne pensant que peu à un jour de plus. Chaque matin, est alors le bienvenu et si riche d'inconnu...

C'est cette philosophie de vie que j'ai occultée avec toutes les questions de ma candeur d'adolescent puis d'adulte en quête... Des parts d'ombre que ma mère se chargeait elle aussi d'affadir.

Ce passage ici m'en apprendra-t-il plus ? Je ne suis jamais venu sans qu'il soit là !

Sur le pas de la porte, je regarde au loin les cimes, qui, malgré mon aversion pour la marche, me donnent des envies de conquêtes. Mes pensées vont aussi de mon boulot à Flo. Malgré l'éloignement journalier depuis cette cabane, je ne souhaite que la retrouver, la prendre... alors

qu'elle est en déplacement et ne m'appelle pas! J'attends un signe qui ne vient pas.

L'inaccessible crée-t-il plus d'attente ?

Cette journée, seul et isolé, apporte son lot de questionnements. Perdu sur cette colline, dans cette cabane, sans réseau, sans télé, sans rien d'autre que moi. En fait si... dans un carré au bout du jardin, un signal de téléphone capricieux ! Cet hypothétique signe de vie, bras tendu, pour appeler un autre téléphone vide de sens...

Assis sur le banc face à la pente, je réfléchis à ce qui a poussé mon père à cette réclusion choisie, dans cette cabane au bout du sentier. Un premier regard sur cette bergerie alors puante et dénuée de tout, qu'il a reconquise et transformée petit à petit, vivant les premiers mois sous tente, y installant un petit atelier pour y préparer ses miniatures.

Je suis venu enfant et adolescent... n'osant en rien déranger les outils, les lieux me semblant austères, sans souvenir de bras ou de baisers, de mots ou de conseils, ma mère se chargeant alors de mon éducation. J'y passais quelques heures, rarement plusieurs jours...

L'artiste vivait seul. Partait souvent marcher. Sillonnant des lieux connus de lui seul, puisque nous ne savions jamais rien. Sauf ses retours avec quelques cadeaux choisis sur des marchés lointains, réveillant alors ma curiosité, recevant des sourires empruntés. Poupée vaudou en chiffon sale, voiturette en bois sans roues, peau de lézard colorée ou livre d'occasion en swahili ! Mon père m'aimait à sa façon.

Venir dans sa cabane, il me l'a proposé au téléphone alors qu'il prenait de mes nouvelles au sortir d'une rencontre avec son agent. Ces instants rares et subis se résumaient à quelques mots et je soupçonnais ma mère d'avoir souvent prévenu mon père de mes notes, de mes affaires de cœur, de ma croissance, ou de tout ce qui pouvait le toucher, pour le sortir un peu de son atavisme séculaire de nomade isolé.

Il m'avait dit qu'il partait quelques jours choisir des pierres puis travailler à son atelier. Si je le souhaitais, je pouvais aller chez lui, connaissant depuis notre dernière conversation mes attermoissements professionnels et ma relation avec Flo. Et cet endroit est inhabitable à deux... « surtout avec lui » comme le dit si bien ma mère. Cela tombait presque bien.

Mais pourquoi maintenant ?

Je me suis fait un café dans la cuisine désorganisée. Cela ne me ressemble pas ce fatras de choses qui traînent, qui s'entassent. Un regard sur les

lieux, tasse fumante en main, je lève les pieds au-dessus de morceaux de pierres, de marbre, d'outils.

Mon père crée ici. C'est à partir de cet endroit qu'il est si connu, si respecté par ses créations. Ma main effleure la courbe d'une miniature en marbre blanc, un arrondi se terminant en fuite verticale. Je touche le grain et je ne comprends rien à son art, rien à l'art tout simplement.

Mon père a pourtant tenté de m'expliquer, quelques fois, mais pour autant que je me souviene, je me suis fermé à ses mots, à ses regards, à ses mains. Son absence, comme disait ma mère, a déteint sur mon enfance. Mon adolescence n'a que précipité mon éloignement. Rien à raconter. Rien à échanger. Et puis je ne m'intéressais pas à lui, à ses voyages, à ses vernissages... Ce que je savais me venait de ma mère. Omniprésente. Peu loquace sur la vie de mon père, je ne savais rien de leur couple, ni avant moi, encore moins après, vu qu'ils vivaient dans deux environnements diamétralement opposés.

Paul, ici, solitaire. Ma mère, son loft, son travail, ses amis, ses week-ends. Je n'en savais pas plus. Mais elle était là.

Toutes ces pensées et réflexions ont continué alors que je me suis assis sur le banc extérieur. Je ne me suis pas senti forcé de venir passer quelques heures ici. Entre curiosité et envie. Serais-je venu avec lui présent? Tenter de faire le point sur ma relation et mon boulot? Prendre un peu de hauteur?

Pourtant ce lieu attirant par son exposition plein sud, ensoleillé toute la journée, me repoussait par sa rusticité, son absence de confort au sens matériel du terme, ma mère se faisant régulièrement l'avocate de la non-vie sociale de mon père. J'y adhérais. Alors, y passer plus de temps n'avait jamais été possible. Même enfant.

Je n'ai d'ailleurs aucun souvenir de nuits passées ici, ma mère venant me chercher aussi vite qu'elle m'avait déposé, n'échangeant avec mon père que des bonjours et au revoir... Je la suivais et écoutais les conseils de ma mère sur la vie, la vraie. Pas celle de « ton artiste de père » !

En fait, je n'ai rien appris de lui, sinon qu'il me regardait toujours avec son profond regard bleu, comme s'il devinait tout de moi.

Maintenant allongé sur le banc, je me demande ce que je vais faire de ma vie, le soleil déclinant vers les crêtes éclaire mon visage. Rentrer chez moi ? Rester dormir sur le vieux canapé ? J'ai vu quelques boîtes de conserve, aperçu une bouteille de vin entamée, je n'ai pas ouvert le réfrigérateur, je pourrais rester ?

Mais l'envie de repartir est forte tant la solitude exacerbée par les lieux mine mon moral. Assis à la table utilisée aussi comme bureau, mon regard se perd vers le lointain. Je porte le verre à mes lèvres, le vin est bon.

Ayant ouvert un tiroir, je feuillette quelques carnets de notes, de croquis. Dessins géométriques, formes incompréhensibles pour le profane, j'entre un peu plus dans le domaine inconnu de ce père-artiste, si particulier, si peu présent, tellement autre que le sculpteur décrit dans les médias.

Autour de moi des objets courants, des feuilles éparses, d'autres, punaisées sur les poutres. Un autre carnet, d'autres formes répétitives et des mots accolés. Un carnet de citations, des phrases, des réflexions écrites dans d'autres langues. Des papiers entassés, administrations fiscales, factures et bons de commande, des suites de mots dans des langues inconnues, des signes, la photo d'une montagne pyramidale et enneigée, des souvenirs de voyages, des cartes... une vie que tout cela.

Il fait maintenant nuit et le froid pénètre la cabane. Allumer un feu, trouver les allumettes, souffler et souffler encore sur les petites braises, enfin une jolie flamme, rougeoyante, une fumée odorante, la cheminée éclaire la pièce. Je n'ai pas faim, je m'allonge sur le vieux canapé, enroule une couverture autour de mes jambes, le vin fait office de somnifère, un carnet avec encore le même dessin, repris, corrigé, annoté.

Une recherche sur quoi ?

Le silence de la nuit, le craquement du bois qui se consume, mes pensées au fond de la vallée, vers Flo et son silence. J'attends un signe qui ne vient pas. L'écran du téléphone, souhaité bleu, reste noir. Éteint de tout. Ma main reprend le carnet.

À la dernière page, la forme répétitive devient une fleur à six pétales. J'y lis une liste d'objets. En haut de la page, mon prénom en majuscules. Au bas de la page, cette phrase : « lui laisser quoi ? »

Sur cette question sans réponse, hormis m'en poser de nouvelles, je m'endors.

À l'aube, sans résolution, je ferme la porte de la cabane et reprends le chemin vers ma voiture, n'ayant gardé de ma soirée qu'une photo, dans mon téléphone, de la dernière page du carnet. La route sinueuse m'oblige à me concentrer puis je retrouve l'agitation des matins, la circulation dense de l'entrée de la ville. Enfin mon appartement où je m'assoupis sur le canapé en rêvant de Flo.